

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



TYPES DE CANADIENNES

.. SOMMAIRE ..

La Vieille église (poésie)..... Marie Duclos de Méru
Les batailles de la vie (poésie)..... Alfred Descaries
Mission des gouvernements..... Françoise
Explication..... Albert Lozeau
Un événement littéraire..... Françoise
La longévité..... Jane Lavarde
La danseuse..... Jean de Canada
Un malheureux incident..... Françoise
Le Dr Drummond..... Françoise

Celles qui pensent.....
Causerie..... Christine de Linden
Une œuvre nécessaire..... Irma Levasseur, M.D.
Pages de la jeunesse..... Tante Ninette
Aux communiantes de mai (poésie)..... Paul Morin
Causerie..... Tante Ninette
Au But (feuilleton)..... Marie Thiéry
Conseils utiles, Recettes faciles, Etc.....

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette. Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1088

Edmond Giroux, Jr.

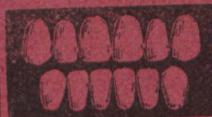
Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

POURQUOI DEVIENT-ON TUBERCULEUX

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser ses voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber sur la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysémateux. On préserve ses voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps de gagné ! Que d'ennuis supprimés ! Que de catastrophes évitées ! Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies.

Prix : 50 c. le flacon.

Dépôt général : Pharmacie Décarv, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal.

LES MAUVAIS INSTITUTEURS DE MAURICE BARRÈS

Publiés dans la "Revue Hebdomadaire"

La "Revue Hebdomadaire" publie, le 30 mars, "les Mauvais Instituteurs" de Maurice Barrès, de l'Académie française. Ses pages seront lues par tous les pères de famille soucieux de réagir contre le danger de "l'internationalisme à l'école".

Représentant au Canada : Léon Lorrain, 107, rue Saint-Denis, Montréal.

Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

LE GIN CANADIEN MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.
Seuls concessionnaires, Montréal



Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

La Vieille Eglise

*C'est près du bois, là-bas, à l'écart de la route,
Avec son toit verdi, des oiseaux habité,
Le vieux temple croulant, rongé de vétusté,
Hanté par un écho que personne n'écoute ;*

*Sous les arceaux disjoints, le vent met en déroute
La toile où l'araignée entrecroise son fil,
Et flottant aux parois, un parfum très subtil,
Comme une âme assoupie habite encor la voûte ;*

*Sur des arômes purs, le temple s'est fermé :
De même pour charmer la Vie aux jours moroses,
Il suffit qu'un seul jour notre cœur ait aimé,*

*Et dans la paix profonde où meurt la voix des choses,
Ainsi qu'un sanctuaire où fleurirent des roses,
D'un immortel parfum le cœur est embaumé !*

Marie Duclos de Méru.

Les Batailles de la vie

*O sort ! tu m'as frappé d'aveugles coups d'estocs
Et je ne sais comment malgré mille blessures
Mon cœur n'a pas cessé de battre et sans armures
Que son courage a pu résister à tes chocs!..*

*Cependant que meurtri de quelques éraflures
Il te croyait repu mais ainsi que des socs,
Labourent les sillons pour des moissons plus sûres
Tu façonnas ce cœur entre tes rudes crocs!..*

*Et tu lui dis : va-t'en !.. Lutte avec l'amertume !
Il n'est de ciel sans foudre et d'océans sans brumes
Et vivre sans douleurs, c'est mourir sans témoins!.*

*Ah ! j'ai bien médité tes dures apophtegmes
Sur cette route abrupte où raillant mes chagrins,
Tu me dis toujours : va !.. Rends moi flegmes pour
flegmes.*

Alfred Descarries

Montréal, avril 1907.

Mission des Gouvernements

Le gouvernement fédéral vient de créer, en faveur des Beaux-Arts, une commission, en permanence, chargée de signaler au ministre des Travaux Publics, ceux de nos compatriotes dont les talents méritent un tangible et substantiel encouragement.

Enfin, voilà un moyen, et le seul bon, de faire prospérer les arts au Canada.

Et pour la littérature, la pauvre petite littérature canadienne, si négligée, si dédaignée de nos gouvernants, quand fera-t-on quelque chose ?

Car, je n'ai nulle hésitation à le déclarer, il n'y a pas de contrée sur la face de la terre, excepté, peut-être chez les Patagons, où une littérature nationale soit moins encouragée que la nôtre.

Pourtant, le talent n'est pas rare, au Canada ; je le sais mieux que personne, puisque j'ai souvent tenu dans mes mains des manuscrits, auxquels il aurait fallu quelques retouches, ou seulement un peu plus d'expérience dans le maniement de la plume, chez leurs auteurs, pour en faire de remarquables morceaux littéraires.

Tous ces talents sont restés, là, enfouis, dans l'ombre.

Pourquoi ?

"A quoi bon !" se disait-on.

Avait-on complètement tort ? A quoi mènent les lettres, chez nous ? A l'hôpital peut-être, à la misère, sûrement. Demandez à ceux qui s'y consacrent exclusivement, ils n'en mènent pas large, je vous l'assure.

Aussi bien quels sont ceux, qui, avec cette perspective devant les yeux, pourraient entretenir le désir de s'y consacrer entièrement ?

Comment travailler de gaieté de cœur à vider sa tête, à épuiser son cerveau, à miner sa santé, pour finir ses jours sur un grabat, ou dans un cabanon ?

On crie partout : il n'y a pas de littérature canadienne.

Disons plutôt et avec plus de vérité : il n'y a pas d'encouragement au développement et à la culture d'une littérature canadienne.

Ah ! comme ils sont coupables, ceux qui pouvant le faire, se dérobent à ce patriotique devoir !

Certes, les gouvernements peuvent faire de belles et grandes choses pour leur patrie, mais la plus grande et la plus belle œuvre qu'ils puissent faire encore, c'est d'aider à soutenir, à répandre, et à développer la littérature nationale.

L'histoire est là pour le prouver.

Quels sont les règnes qui sont restés les plus glorieux et à jamais célestes ?

Quels sont les rois qui ont vraiment vécu à travers les âges ? Ce sont ceux qui ont encouragé les lettres et les arts. Cette mission a rendu fameux des papes, jusque dans la chaire de Saint-Pierre.

Messieurs les ministres, faites jeter des ponts superbes sur nos rivières, faites sillonner nos provinces par des réseaux d'acier, vous aurez bien fait pour le progrès matériel, mais la matière ne vit pas éternellement ; elle s'use et meurt, vous mourrez avec elle et dans quelque cinquante ans, qui se souviendra de vous ?

Aidez au progrès intellectuel, faites que, par vos soins, des talents donnent leur pleine mesure, que des œuvres éclosent, que des ailes prennent leur essor, et vous attachez votre nom à l'immortalité.

Les geste du parlement fédéral restera beau, restera grand. A lui la peinture, la sculpture, et le clavier d'ivoire.

A notre gouvernement provincial doit revenir le devoir de favoriser et d'encourager la littérature canadienne.

Déjà il a trop tardé dans l'exécution de sa tâche. Il doit à l'honneur de sa race de ne pas faillir à sa mission.

Françoise.

Explication

Montréal, 8 avril 1907.

Madame la Directrice du
"Journal de Françoise",
En ville.

Ma chère directrice,

Dans le dernier numéro du "Journal de Françoise", M. le sénateur Poirier propose de soumettre à l'appréciation de vos lecteurs une remarque que j'ai faite au cours d'une étude dans la "Revue Canadienne", au sujet d'un vers de M. Fréchette.

Je préférerais "ouvrit" à "ferma", et j'en donnais la raison. Elle est bien simple. C'est qu'en littérature, quand on fait une métaphore, on doit la suivre jusqu'au bout. M. Fréchette compare le drapeau à un oiseau, c'est son droit ; mais il ne lui est pas permis, ayant transformé, par un procédé très usité en poésie, son drapeau en oiseau, de lui faire franchir les mers toutes ailes closes, comme ne font jamais les oiseaux, — qui volent.

C'est un oiseau ou ce n'en est pas un. Si ce n'en est pas un, le drapeau traverse les mers enroulé à sa hampe, "l'aile fermée", comme dit M. Fréchette ; si, au contraire, c'en est un, il passera l'Océan l'aile grande ouverte. Autrement, la métaphore est inexacte, n'étant pas logiquement poursuivie.

Ceci est une observation toute littéraire qui ne rabaisse en rien la valeur artistique de la "Légende d'un peuple". De très grands poètes se sont permis des métaphores aussi contestables que celle de M. Fréchette. Souvenez-vous de :

"Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion...."

Victor Hugo n'a-t-il pas écrit, dans une de ses plus belles pièces :

‘Quand notre âme en rêvant descend dans nos
‘entrailles’,
‘Comptant dans notre ‘cœur’, qu’enfin la
glace atteint’....?’

Ce qui ne satisfaisait pas du tout
Brunetière.

Il sera néanmoins très intéressant
de savoir ce que pensent vos lecteurs
du vers de M. Fréchette. Mais quelle
que soit leur opinion, je suis certain
qu'ils conserveront, comme moi, leur
sympathique admiration à celui qui,
après Crémazie, a le plus contribué
au bon renom de la poésie canadien-
ne-française à l'étranger.

Veillez croire, ma chère directrice,
en l'assurance de mes sentiments res-
pectueux et dévoués,

Albert Lozeau.

Notre concours

Déjà les concurrents au concours
du ‘Journal de Françoise’ se font
nombreux, et les réponses arrivent
chaque jour, en un très volumineux
courrier.

Heureusement, il y a place pour
tout le monde ; s'il n'y aura que peu
d'élus, tous sont appelés.

Quelque soit le résultat de ce con-
cours original, il ne manquera pas,
ainsi que l'écrit dans une autre co-
lonne, M. Albert Lozeau, d'être très
intéressant.

Mme Eddy, veuve de feu E.-B. Ed-
dy, a été nommée sur le bureau des
directeurs de la Cie E.-B. Eddy, de
Hull, et est probablement la premiè-
re femme au Canada qui occupe un
poste semblable.

Voilà que l'on commence à recon-
naître que les femmes peuvent avoir
autant de tête que de cœur. Cette
justice, pour être tardive, n'en sera
pas moins appréciée.

Les serments en amour, c'est le
luxé du mensonge. — Ed. Pailleron.

Les abonnés qui doivent changer
de domicile, au mois de mai, sont priés
de nous donner leur nouvelle adresse,

Un Événement Littéraire

Madame Dandurand, notre gra-
cieuse collègue, vient de faire jouer,
dans l'auguste salle même du Sénat,
une pièce, en vers, intitulée: ‘Les
Victimes de l'Idéal’ qui sera l'évé-
nement littéraire de la saison.

Nous sommes très heureuse de pou-
voir reproduire une opinion sincère
de cette représentation, telle que
nous l'envoie de la capitale, un spec-
tateur intelligent qui désire rendre
un juste hommage au talent et au
goût délicat et fin de l'auteur.

‘Ottawa, 12 avril 1907.

‘...Et d'abord la fête en elle-même
était parfaitement organisée, ce qui
est très rare à Ottawa. Chez mada-
me Dandurand, on jouit de l'idéal
toujours et cette fois à deux titres.
Il y avait beaucoup de monde, mais
pas de confusion ni d'encombrement,
ni de personnages encombrants ;
tout le monde semblait convenable-
ment toiletté, — ce qui est impor-
tant, — et bien élevé, — ce qui l'est
davantage.

La représentation des ‘Victimes de
l'Idéal’, a été un peu gâtée par l'ab-
sence de Mlle Beaubien, qui est tom-
bée malade au dernier moment. En
dépit de ce contre-temps, cette pièce
si forte à représenter a eu un très
légitime succès. Il est bien difficile de
dire des vers sur la scène! Les actri-
ces ont parlé assez haut pour être
comprises, et le dialogue m'a paru
vif et harmonieux. Autant que je
puis en juger par le son, les vers sont
vraiment beaux ; la pièce est forte-
ment agencée, un peu à la manière
des comédies de Molière. Pour jouer
de telles pièces, il faut des acteurs de
grand talent, car l'acteur doit faire
valoir l'œuvre, dont il a dû préala-
blement se pénétrer. Cela a fait un
peu défaut, et M. Beullac n'est pas
aussi fort que Coquelin dans les
‘Précieuses’: c'est pardonnable. Co-
quelin lui-même aurait eu besoin
d'une longue étude avant de réussir,

car ici le fond est aussi important
que la forme et il faut faire ressortir
les deux.

L'œuvre en elle-même n'est pas du
tout superficielle. Ces charmantes vic-
times de l'idéal dont l'allégorie du
passé, ce passé aristocratique, qui
fut le nôtre un instant, si beau, si
distingué, ayant un cachet dont on
constate l'absence quand on entre
dans un salon contemporain, sur-
tout, hélas! dans un salon canadien-
français. ‘Comment en un plomb
vil...’ Cette distinction suprême,
qu'on la regrette lorsqu'on l'a con-
 nue! Il est bien évident que Madame
Dandurand la connaît, qu'elle l'ai-
me, qu'elle voudrait la faire renaître,
car si ses mousquetaires sont des
hommes d'action et d'énergie, des
hommes d'aujourd'hui, ils ne croient
pas perdre en qualités en deman-
dant au passé sa distinction, sa di-
gnité, son idéal même et sa délicates-
se. C'est une erreur de croire que
le ‘struggle for life’ implique néces-
sairement la grossièreté en toutes
choses ou en quoi que ce soit. Le
passé, d'autre part, risque de perdre
ce qu'il a acquis, s'il se détache du
présent. Que serait-il advenu de ces
belles victimes si le Réel n'était pas
venu les arracher à leur Idéal trop
rigide.

Ces réflexions vous feront compren-
dre que je juge cette petite pièce une
véritable comédie de mœurs qui
vient à son heure et qui peut être
jouée avec profit sur tous nos théâ-
tres. Elle vaut la peine d'être bien
montée et d'être représentée par des
acteurs qui sauront en faire valoir
la beauté et la moralité....”

Espérons que le vœu de notre cor-
respondant sera réalisé et, que nous
verrons, bientôt, à Montréal, ‘Les
Victimes de l'Idéal’ jouée avec tout
le talent que mérite l'œuvre jolie de
Madame Dandurand.

Françoise.

LA LONGEVITE 2

Comment l'obtenir.—Opinion du Professeur Metchinoff de l'Institut Pasteur, de Paris.

Entrevue obtenue pour le JOURNAL DE FRANÇOISE.

Paris, 3 mars.

Nous ne vivons guère que le tiers ou la moitié du temps que notre organisation nous permettrait de passer en ce monde. Par ignorance ou négligence, nous faisons fi de quelque cinquantaine d'année ; les faits sont là pour le prouver, et les plus savants physiologiste l'affirment tous.

Sans parler de Mathusalem qui fut une exception, nombre de gens ont vécu au-delà de 150 ans ; même de nos jours, on trouve en Russie, en Serbie, en Bulgarie des vieillards qui atteignent cet âge, sans en être incommodés par aucunes infirmités.

Le problème de la longévité peut être résolu par chacun de nous, si nous observons fidèlement les lois de l'hygiène ; si nous vivons d'une manière rationnelle. L'équilibre entre le système musculaire et le système cellulaire se trouvera ainsi constamment maintenu et nous aurons la santé et la vieillesse longue et heureuse.

L'exercice physique est absolument indispensable ; car c'est en lui que se retrempe notre vitalité ; mais il faut savoir en prendre sans exagération et avec des intervalles de repos ou de sommeil.

Le travail cérébral n'est pas nuisible à la santé ; de grands génies ont vécu très vieux et sans être affaiblis par leur prodigieuse activité, dont ils se délassaient par la promenade, les sports, ou une occupation manuelle.

Le régime préconisé consiste en une petite quantité de viande et d'alcool ; en poisson, œufs, laitages, légumes, fruits.

Peu de tabac et de bière, car celle-ci amène des troubles cardiaques, ainsi qu'on peut le constater par la mort prématurée de beaucoup d'Alle-

mands. Les excès de nourriture sont plus désastreux pour les classes riches que les privations ne le sont pour les miséreux. Si ceux-ci ne mangent pas souvent à leur faim, les autres, en revanche, s'alimentent trois fois de trop.

Pour corroborer les prescriptions ci-dessus, je suis allée demander une interview, pour le "Journal de Françoise", à l'illustre professeur Metchinoff.

Par bonheur, il se trouvait dans son laboratoire, où il m'accueillit avec sa bienveillance coutumière : "Que voulez-vous que je refuse à une femme-journaliste?" me dit-il tout souriant: "Posez vos questions ; je tâcherai de vous satisfaire."

—Eh bien! cher maître, je voudrais savoir ce que vous conseillez de faire pour vivre longtemps?

—Une seule chose: de l'hygiène. Tout est résumé en ce mot. La vieillesse, à l'âge où nous l'acceptons trop lâchement, n'est qu'une maladie. Il faut la combattre et pour cela veiller avec un soin de tous les jours sur notre plus grand ennemi, l'intestin. C'est lui qui nous tue par la fabrique de poison qu'il contient et qu'il répand dans notre organisme. Il faut donc lutter contre cette flore intestinale. L'Institut Pasteur recherche un sérum qui nous vienne en aide dans cette petite guerre quotidienne ; il réparera nos tissus et combattra les phagocytes. Par là, sera empêchée l'usure de l'organisme tandis que l'énergie des cellules se trouvera stimulée.

Je l'écoutais avidement quand un interne entra portant sur une plaque de verre, des viscères à analyser. Il était temps de me sauver, n'étant point immunisée contre pareil spectacle.

Je pris congé du professeur qui m'accompagna jusqu'à la porte ; toujours aimable et souriant, comme si je ne lui avais pas pris un temps fort précieux, réservé à ses expériences....

•••

Puisque le problème de la longévité est si simple dans sa solution, qui de nous ne voudra essayer avec persévérance de vivre très longtemps, heureux et bien portant?...

Jane Lavarde.

11 rue Pasquier, Paris.

La danseuse

Pendant que la belle Salomé s'amuse follement à la table d'Hérode, à quelques pas de là, dans le silence d'une citerne, Jean le Précurseur, écoute fidèlement la voix de l'inspiration divine et en devient l'écho.... Au sortit de la salle du festin du roi, Salomé, type de la beauté juive, est charmée par ces doux accents prophétiques et se sent irrésistiblement attirée vers l'endroit d'où ils viennent... Là, séduite par le front couleur d'hostie, par le regard divinement extatique et par la douce et vivante voix du prophète, elle cherche à le subjuguier à son tour par le magnétisme de sa grâce... Mais, Jean est insensible aux yeux fous et au rire lascif de la danseuse...

•••

Ainsi, tandis que les gens du monde sont voluptueusement assis à la table des délices toutes fabuleuses ; non loin d'eux, dans la citerne de la solitude, le poète, lui, est attentif aux dictées de l'inspiration, qu'il transcrit en des poèmes dignes de l'avenir... Parfois, sensible aux caresses de ses chants, le monde, pareil à la charmante Salomé, vient à lui et tente de le faire captif de ses plaisirs. Mais, tel que Jean n'ayant, pour le charme de la danseuse, que des mépris, le poète échappe souvent aux rêts de la Vie mondaine, cette danseuse aussi, et plane dans l'isolement de la vie.

Jean de Canada.

Un malheureux incident

La "Vigie", journal québécois, dans une petite épître aux montréalais, leur reproche leur attitude au concert donné en notre ville par la Société Symphonique de Québec. Nous le reproduisons en entier:

"Vous avez mal reçu nos musiciens comme votre maire a été mal reçu par celui de Philadelphie; vos journaux l'acmétaient et le déplorent. La Société Symphonique de Québec méritait mieux que ce dédain de gens infatués d'une prétendue supériorité, gourmés de la grandeur de leur ville. Le peu d'entre vous qui ont daigné se déranger pour entendre ces "amateurs" ont éprouvé de l'admiration pour ceux-ci, de la honte pour leurs concitoyens; ils ont admis que Montréal ne possède pas un seul orchestre comparable à celui de Québec; quelques-uns ont même déclaré que l'Orchestre de Pittsburg, qui vous attire toujours en foule, n'est pas plus agréable à entendre. Mais Pittsburg est si loin, et Québec est à la porte!

De fait, on a admiré la Symphonie de Québec parce qu'elle donne du caractère à ce qu'elle joue, et l'étonnant volume de voix déployé par notre jeune concitoyenne Mlle Giguère a fait prévoir en elle la future Albani. Ne vous en déplaise, notre Société Symphonique n'a pas donné sa pleine mesure dans un programme de concours, nécessairement garanti trois fois. Elle est de meilleure force que ne semblent croire vos critiques. Reçus comme de parfaits étrangers, fuis comme une horreur d'amateurs,

Entrez Mesdames



Nos trois Pharmacies sont aussi attrayantes qu'une maison bien tenue; tout y est propre et rangé.

Une pharmacie bien tenue demande un personnel compétent et dévoué. Dans chacune de nos Pharmacies un gérant intéressé est responsable de la bonne administration.

tion.

Nous vous invitons à entrer et à examiner notre choix de PARFUMERIE, les meilleurs parfums et les odeurs les plus nouvelles.

BONBONS FRANÇAIS ET CHOCOLATS de Lowney et de McConkey, frais et délicieux.

Les prescriptions ne sont préparées que par des assistants d'expérience.

HENRI LANCTOT

3 PHARMACIES | 295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
447 rue Saint-Laurent, près de Montigny.

critiqués comme de vrais artistes, nos symphonistes demandent ce qu'ils ont fait à votre ville pour être traités avec une pareille incohérence.

Sans reproche, vos musiciens sont mieux reçus que cela dans la vieille capitale; on va au devant d'eux, on les cajole, on les promène. Et cependant ceux-là mêmes brillent par leur absence l'autre jour.

Ils ne pouvaient pourtant plaider ignorance. Il y a amateurs et amateurs. Une organisation qui compte dans ses rangs des professionnels comme les Vézina et les Gilbert, des fidèles de l'art qui ont fait de la musique toute leur vie comme les Lavigne, les Levasseur, les Ulric Vézina, les Campbell, les Davies, sans compter de véritables artistes comme Madame Goodday, et tant d'autres, ne méritait pas d'être traitée comme un orchestre criard de village.

Nous nous évertuons tous les jours à décontenancer ici l'esprit chicanier qui date du temps des Français entre Montréal et Québec; mais franchement, après l'incident du 23 mars, nous sommes tentés de croire que c'est Montréal qui donne le mauvais exemple.

Chose certaine, vous nous devez une revanche. Il y a encore un moyen de réparer le mal: ce serait d'inviter notre Société Symphonique à aller répéter devant de belles salles, dans votre ville, quelques-uns de ses concerts trimestriels.

Il est regrettable, en effet, que cet incident soit arrivé. La Société Symphonique de Québec était en droit de s'attendre à recevoir un accueil sympathique dans notre ville.

Cette société est une organisation composée d'une soixantaine de citoyens et de dames du meilleur monde, qui, naturellement ont dû se sentir blessés d'être reçus parmi nous comme de parfaits étrangers, lorsque à Ottawa, ils venaient de remporter un trophée glorieux, au nom des Canadiens, qui leur valait bien de la part de ceux-ci, une reconnaissance quelconque.

La comparaison avec la large hospitalité que Québec prodigue à nos musiciens rend notre attitude plus désagréable encore.

Je ne sais à quel motif attribuer la réception peu fraternelle faite à l'Orchestre Symphonique de Québec.

D'aucuns affirment que sa visite n'avait pas été assez annoncée, et, que par conséquent, beaucoup de gens sont restés dans l'ignorance de ce concert...

En tous cas, ce n'est pas bien à la "Vigie" de parler du "dédain de gens infatués d'une prétendue supériorité, gourmés de la grandeur de leur ville". Aucune de ces considérations, en supposant qu'elles existent,

n'a compté pour quelque chose dans le malheureux incident que nous déplorons tous.

Espérons que nous aurons, quelque jour, l'avantage de racheter notre conduite en offrant à l'Orchestre Symphonique la plus chaude, la plus cordiale et la plus enthousiaste des réceptions.

Françoise.

Le Dr Drummond

Le Dr Drummond vient de mourir.

Ceux qui ne l'ont pas connu personnellement le regretteront pour son talent de poète et d'auteur, et, à ces légitimes regrets s'ajouteront pour ceux qui ont eu l'avantage de le rencontrer dans la vie — j'ai été de ceux-là, — le souvenir d'un homme très simple, très doux qui sut être un ami incomparable.

Le talent du Dr Drummond fut fécond. Nous lui devons plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons: "L'habitant", "Johnnie Courteau", "La mésaventure de Julie Plante" "Le fusil de Papineau", "La jolie petite Canadienne", "Pelan", "Jean-Baptiste Trudeau".

C'est surtout les mœurs et les traditions de nos paysans et de nos rudes travailleurs que le Dr Drummond s'est attaché à décrire et à reproduire. Il l'a fait dans un langage rustique, mi-anglais, mi-français, qui a eu beaucoup de succès et de vogue parmi ses compatriotes de langue anglaise.

Pour les Canadiens-Français, ce langage n'a pas toujours semblé très naturel; on le lui a quelquefois même un peu reproché, mais cela se pardonne quand on réfléchit que les vertus et les qualités dont l'auteur s'est toujours plu à revêtir ses personnages en ont fait des héros aux yeux de tous.

Il a contribué à faire aimer et à faire mieux connaître les humbles de notre sang et de notre race à l'orgueilleux et préjugé Sassenach.

Qu'il en soit loué et béni jusque dans la tombe.

Françoise.



Concours

DU

Journal de Françoise

Le poète national, M. Fréchette, a dit :

Et notre vieux drapeau, trempé de
pleurs amers,
FERMA son aile blanche, et re-
passa les mers.

D'aucuns soutiennent qu'il
aurait dû écrire :

OUVRIT son aile blanche, etc.

Quel est votre avis ?

- 1o — La réponse ne devra pas dépasser 150 mots.
- 2o. — Elle devra être signée d'un pseudonyme quelconque, mais le concurrent devra garder copie de son manuscrit.
- 2o. — Le concours ouvert le 6 avril, 1907, se terminera le 6 mai au soir.
- 6o. — Le premier prix est de dix dollars. Il est offert par M. le sénateur Poirier de l'Acadie.
- 5o. — Le second prix, cinq dollars est offert par le "Journal de Françoise".

Adressez :

CONCOURS

LE

Journal de Françoise,

80, Rue Saint-Gabriel,

MONTREAL.

Celles qui Pensent

Bien des raisons réclament cette culture supérieure de la pensée féminine. Elle a ses "avantages", elle a aussi ses "dangers".

Je n'ai le droit de taire ni les uns ni les autres.

L'utilité de cette éducation intellectuelle est incontestable.

—La femme instruite goûte des joies supérieures, de grandes émotions esthétiques, inconnues de tant de femmes, hélas !

La sagesse antique gravait, au frontispice de ses bibliothèques, ce mot, en lettres d'or : "Remèdes aux maux de l'âme". Pourquoi la femme ne prendrait-elle pas sa part de cordial ? Pourquoi lui refuserait-on cet anesthésique des douleurs de la vie ?

Combien parmi elles se plaignent de cet inexorable ennui qui fait le "fond de la vie humaine" ! Elles pourraient échapper à la lassitude, à la désespérance, en demandant à l'étude, à une lecture sérieuse, méditée, les forces dont leur volonté a besoin. Pourquoi, au lieu de rêver, ne cherchent-elles pas à penser ?

—La femme instruite pratique plus aisément la vertu. Elle trouve dans ses chers livres, consultés en temps opportun, analysés, savourés longuement, comme un nectar, goutte à goutte, une diversion salutaire aux obsessions troublantes. Loin d'elle ces rêves malsains où, dans les convoitises d'en bas, confusément remuées, chevauchent parmi les ténèbres, sur la frontière imprécise de l'imagination, de la sensation et du consentement, les larves impures de l'inférieur abîme.

Loin d'elle, ces impétuosités affolantes de la passion presque toujours à l'affût dans les désespoirs d'un nervosisme romanesque et sentimental.

Loin d'elle, enfin, tous les alanguissements, toutes ces lâchetés, d'une âme qui ne sait plus que suivre les impressionnabilités de l'isole-

ment et du vague du cœur, les mollesse de la divagation déprimante de l'esprit. Le travail intellectuel robuste et modéré, est un sûr préservatif contre la névrose et l'hystérie.

—La femme instruite — est celle qui a "des clartés en tout (1)" — acquiert de la vie une idée plus juste, de ses devoirs une conception plus vraie.

"Elle apporte à sa tâche toute la supériorité qui distingue son intelligence." Elle se libère virilement du fétichisme des chiffons et des cancanes. Pourquoi la sérénité lumineuse et habituelle de la pensée en ferait-elle une mauvaise ménagère ? Pourquoi le charme de bon aloi qu'elle exerce au salon la rendrait-il impropre à la parfaite ordonnance de l'office.

—La femme instruite réagit efficacement contre l'inanité et la banalité des réunions mondaines ; elle imprime à la pensée des hommes par l'ânesse de ses aperçus, par la solidité de ses jugements, une direction supérieure d'autant plus puissante qu'elle est plus douce, et qu'elle a pour alliés la grâce et le sourire.

—La femme instruite n'a rien à redouter, quand elle demeure humble et pieuse, pure et charitable, des perversités hérétiques et des ironies libres penseuses. Elle connaît la rationalité fondamentale de sa foi, elle a pesé la valeur des témoignages catholiques. Le catholicisme est pour elle non seulement un ensemble de mystères qu'il lui est logique et nécessaire d'accepter, mais un fait visible, éclatant, transcendantal, auquel aboutissent la science, la sainteté, la liberté, la civilisation, l'histoire, la poésie, dont la grandeur vivante provoque ses enthousiasmes, ses tendresses, ses fiertés. Le catholicisme lui apparaît comme la montagne sublime, assise par Dieu au centre des siècles et de l'humanité : tous les fleu-

(1) Muse de Sévigné.

ves de la vie individuelle et sociale coulent de ses flancs ; tous les éclairs de la prophétie ont illuminé son front ; tous les aigles de la contemplation ont niché sur ses cimes ; Dieu et l'homme se rencontrent dans ses sentiers. Là est bâtie la cité du Christ et des âmes. Dès lors, qu'importent à cette croyante les discussions mesquines de la critique rationaliste, ergotant sur un chiffre, sur un texte ? Elle embrasse le catholicisme dans l'ampleur de sa majesté, dans la durée de son influence, dans la richesse inépuisable de ses institutions et le charme perpétuel de son merveilleux rajeunissement. Rien n'est plus ancien et rien n'est plus moderne ; rien n'est plus nécessaire et rien n'est plus vivant. Aussi, le "rameau d'or de la religion à la main, elle passe vaillamment à travers les ombres, les tristesses et les tempêtes, certaine de la route qu'elle doit suivre et du but qu'elle doit atteindre." Non contente de conserver sa foi, elle la défend, elle la propage. Chrétienne convaincue et heureuse n'est point assez : il faut qu'elle soit apôtre.

—La femme instruite fait le bonheur de son mari.

"Il n'y a de société qu'entre les intelligences, écrit quelque part Lamennais. La société intellectuelle est la seule société, l'élément nécessaire et comme le fond de toutes les associations extérieures." — "Tôt ou tard, dit Lacordaire, plus on vieillit, plus on finit par n'aimer que les âmes."

Sous différentes formules, chacun pense ainsi.

Pourquoi, dans la pratique, agit-on d'une façon contradictoire ? Fortifiez l'intelligence de la femme, donnez à sa foi la culture d'une philosophie conforme aux exigences nouvelles de la société moderne, et vous aurez resserré les liens de la société conjugale.

Le ciment des intérêts matériels ou de la passion, si éphémère, est trop friable pour assurer longtemps l'indissoluble union des pierres du foyer. Le cœur, sans doute, a son langage. Il aime à conjuguer à tous les temps le verbe qui exprime le mieux sa foi, son besoin, sa béatitude. Mais on se lasse, malgré tout, de mettre sans

fin, selon le mot du poète, "un point rose sur l'"i" du verbe aimer."

"C'est un grand malheur, a dit Mgr Dupanloup, quand un mari bâille, en écoutant sa femme." La femme peut plaire par je ne sais quelles grâces légères et toutes de surface, mais cela ne suffit pas à former un intérieur attachant, intéressant, capable de retenir un mari chez soi et de le soustraire aux appels du dehors. Cela ne suffit pas à fonder ces attachements sérieux, profonds, durables, qui ne vont pas sans l'estime et la confiance.

"Tôt ou tard, on ne jouit plus que des âmes." La lecture intellectuelle chez la femme la préserve des cheveux blancs et des rides. Voilà, n'en doutez pas, la vraie fontaine de Jouvence de l'amour quand il s'élève, à l'heure qui penche vers le soir, aux sommets tranquilles d'une forte et suave amitié.

"Toute épouse, vraiment épouse, a pour carrière, la carrière de son mari."

Cela suppose entre eux l'harmonie des intelligences dans la lumière autant que des cœurs dans l'amour.

Heureux les ménages où le mari, en toute occurrence, peut poser à la femme l'interrogation de Louis XIV à Mme de Maintenon : "Qu'en pensez-vous, Votre Solidité?"

—La femme instruite conserve sur l'âme de ses fils une durable et victorieuse influence. "Les hommes sont rares, écrit une docte femme, parce que les vraies mères sont rares. On se préoccupe trop d'en faire un joli mannequin à réclame de toilette, trop peu d'en faire une créature sérieuse, capable de comprendre les devoirs de l'existence. Elever la femme pour grandir l'homme, régénérer l'individu pour régénérer la société, c'est ce que tout homme sage répète, ce que nous répétons à notre tour." Quel est le moyen qu'elle propose ? Une instruction supérieure dans laquelle entreront, comme premiers éléments, la science qui forme la chrétienne."

•••

Voilà quelques-uns des précieux avantages que la femme est en droit de demander à l'enseignement. Mais l'impartialité exige que je ne taise

pas non plus les "dangers" d'une culture intensive de l'intelligence féminine. Sur sa route de plein jour où je vous convoque, il faut planter, par intervalles, le poteau avertisseur : "Attention ! descente rapide ! tournant dangereux !"

Les adversaires des progrès féministes exagèrent naturellement ces dangers : mais les objections sont loin d'être insolubles. Que nous opposent-ils ?

Des arguments de "mondanité".

"Vous voulez faire, disent-ils, de nos filles des bas-bleus, des pédantes, des viragos. Vous rendrez intolérables les réunions de famille, impossibles les soirées du monde."

—En quoi donc la science bien entendue, c'est-à-dire saine, modérée, assimilée doucement à l'esprit rendrait-elle la femme moins aimable ?

A supposer qu'elle évitât un peu plus les salons du "monde où l'on s'ennuie" pour consacrer ses loisirs à l'étude, où serait le mal ? Il y aura toujours assez de poupées et d'idoles dans les temples du plaisir, aux grands magasins de nouveautés, au théâtre, aux courses.

Des arguments de "moralité".

"La femme instruite deviendra orgueilleuse, impertinente ; vous battez en brèche l'autorité du mari, vous divisez la vie domestique."

Mon Dieu, l'esprit de superbe n'est pas si rare parmi les hommes qu'il faille trop s'étonner de le rencontrer parmi les femmes. Mais, en matière d'orgueil, la science est-elle la seule coupable ?

Ne connaissez-vous point des femmes d'autant plus arrogantes qu'elles sont plus ignorantes ? Le paon a tort, à coup sûr, de se complaire dans les émeraudes de son plumage, mais le dindon a-t-il raison, lui, d'étaler sottement l'ignominie de sa caroncule ?

En quoi l'orgueil des sots est-il plus supportable que celui des gens d'esprit ?

La science vraie, la seule désirable, c'est la science à genoux devant Dieu, servante active de la vertu.

Elle révèle le néant de l'homme et la grandeur de Dieu : c'est au confluent de ces deux sentiments que commence l'humilité. La petitesse, la médiocrité, la prétention, la vul-

garité, l'étroitesse : voilà les produits de la fausse science. Le silence, la paix, l'adoration, la sublime et tendre confiance, la prière ; voilà les fruits divins de la vraie science.

"Il est advenu aux gens savants, écrit Montaigne, ce qui advient aux espics du bled, ils vont s'élevant et se haussant, la teste droite et fière tant qu'ils sont vides ; mais quand ils sont pleins et grossis de grains, en leur maturité, ils commencèrent à s'humilier et à baisser les cornes."

Avec l'humilité, pourquoi, d'autre part, la femme, parce qu'elle aura l'esprit, plus souple, plus éclairé, deviendrait-elle insupportable à son mari ?

Loin d'elle la science qui amoindrirait en elle l'épouse ou la maîtresse de maison ! Mais franchement si la supériorité du mari est au prix de l'ignorance de sa femme, elle est à trop bon marché.

Et il est permis de trouver, sans compromettre le bonheur conjugal, que Mme Racine, "localisée entre le fruitier et l'armoire à linge, inhabile à s'élever au-dessus d'un procédé à faire des confitures ou d'une recette à se garer des mites," n'est peut-être pas l'idéal de la femme chrétienne. Elle est par trop exclusivement la Marthe du foyer.

Des arguments de "physiologie".

La culture intellectuelle, dit-on encore, ne peut que développer, chez la femme, le cerveau au détriment du cœur.

Elle étouffera dans les froids calculs d'un positivisme tout masculin, les germes d'enthousiasme, de pitié, de sympathie, dont était si richement féconde cette frêle et délicate nature.

Le sexe de la beauté et de la dévotion doit se confiner dans le dévouement ; c'est là pour lui le "ministère de l'Intérieur".— Pourquoi, par la science, voulez-vous lui confier le "ministère des Affaires étrangères" ?

La sédentarité scolaire, le surmenage des examens, l'affolement de la course aux diplômes, nous ont donné une génération morose, cérébrale, névrosée, détraquée.

—Je réponds: oui, le travail intellectuel exagéré est, pour les jeunes filles et pour les femmes, ce qu'il y a de plus malsain.

Oui, l'instruction intempestive et excessive est contraire à toutes les délicatesses nerveuses, idéalistes, affectives, de celle à qui est nécessairement confiée la réserve de l'avenir.

Il ne s'agit pas d'encombrer votre mémoire, mais de l'orner ; il ne s'agit pas d'exacerber, de fatiguer votre intelligence, en la gavant de bribes d'histoire, de géographie, de littérature, de physique, de chimie, sans lien, sans cohésion, sans solidité, mais de lui donner des idées justes qu'elle puisse contrôler, des principes généraux qui l'élèvent et qui la fortifient. Pourquoi la femme qui sait davantage serait-elle moins aimante, moins généreuse, moins dévouée ?

N'aurait-elle point au contraire, dans une étude appropriée à son sexe, à ses loisirs, à ses devoirs domestiques, conjugaux ou maternels, un aliment à l'avidité de son imagination, un puissant moyen de combattre toutes les idioties et les lascivités littéraires dont sont infectés les salons modernes, un refuge calme et moralisateur contre les coups de vent de la tentation ou contre les coups de foudre de l'épreuve ?

Cette étude-là n'ôtera rien à la femme du charme de son sexe. Le bœuf et la bergeronnette fréquentent au même sillon, le beau sillon qui fume "au matin-jour", tout prêt pour la "chanson des blés d'or". La grâce ailée de la femme n'a point, au champ du travail intellectuel, à prendre les allures lourdes, la marche ralentie et pénible de l'homme.

Entre l'homme et la femme, il n'y a pas "identité" intellectuelle, il y a "équivalence", parallélisme, harmonie. Les deux sexes se valent, et chacun complète l'autre. Même en étudiant les sciences qu'apprend l'homme, la femme doit les étudier en femme.

"L'homme, a dit Ruskin (1), doit savoir à fond toute langue ou toute science qu'il apprend, tandis que la femme ne devrait savoir de cette même langue ou de cette science que ce qui la rendra capable de sympathiser avec son mari dans ses satisfactions intellectuelles ou celles de ses meilleurs amis."

Que la femme conserve donc une

(1) Ruskin : "Le lys du jardin de la Reine", pp. 74-75.

mission conforme à sa nature. L'homme, entraîné par les préoccupations matérielles de la "lutte pour l'existence" a besoin de rencontrer, sur la glèbe de son rude travail, une âme qui n'en subisse pas la pesanteur, une intelligence svelte, élevée,— ailée comme la pensée, joyeuse comme l'amour.

"Le nouveau rôle de la femme est d'opposer le culte de l'idéal, qui s'en va, au culte envahissant de la matière."

Au bœuf qui laboure laissez la bergeronnette qui chante.

—On nous oppose enfin les arguments de "religion".

Prenez garde, nous crie-t-on, c'est dans les pays protestants: l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis, que l'essor intellectuel a surtout été donné à la femme. Convient-il que la femme catholique suive cet entraînement ? Ne craignez-vous pas que le "doute ne se substitue à la croyance ?

Et d'abord, pourquoi avons-nous laissé aux protestants l'honneur d'une initiative qui aurait dû nous revenir ? En tête de tout progrès, de toute réforme, nous devrions avoir le premier rang. Pourquoi, fils de la lumière et de la charité, nous laissons-nous dépasser sur un terrain quelconque, d'influence sociale ?

Ensuite, devons-nous donner à croire que le catholicisme est réfractaire à toute ascension légitime des sexes et des classes ? Après avoir montré à l'égard du mouvement socialiste une impardonnable indifférence, allons-nous répéter la même faute à l'égard du mouvement féministe ?

Ce serait un redoutable malheur.

La femme, répétons-le, n'a rien à redouter de la science. Sa religion a tout à gagner, au contraire, à cette culture intellectuelle qui mettra en valeur, aux yeux de la critique moderne, les vérités fondamentales de la foi.

"La malveillance et la sottise ont conspiré, a dit Ernest Hello, pour donner aux vertus l'aspect niais et terne, effacé et lamentable. Personne ne sait à quel point les hommes, affamés et altérés de grandeur, sont écartés de Dieu par les petits livres qui font Dieu petit."

La femme instruite sera pour toujours à l'abri des mesquineries fa-

dasses d'une dévotion sans âme. Large d'esprit, profonde de cœur, elle aura, avec un jugement éclairé, solide et sûr, la foi très ferme, les mâles vertus d'une chrétienne méditative et douce comme la colombe ; forte et redoutable, comme une "armée rangée en bataille."

Je termine :

Les cartes postales illustrées nous font aujourd'hui très facilement parcourir les "Salons". Vous souvient-il d'un tableau charmant ? Dans une cour de ferme orientale : un pauvre ânon, attend, rêveur, sous le harnais du départ ; une charrue renversée, un râteau, une lanterne, gisent sur le sol herbeux ; des poules picorent çà et là, en caquetant.

Et toutes ces choses sont baignées de paix et de fraîcheur. Là-bas, le jour se lève et fait tout rose un coin du ciel, tandis qu'à l'opposé les étoiles s'effacent, blondes, déjà pâles, dans le lapis-lazuli du firmament.

Or, près de la bonne bête silencieuse, Joseph, le charpentier, debout, regarde venir la sainte Vierge. La voilà qui sort de la rustique maison ; elle apparaît gracieuse et recueillie, sur la plus haute marche de l'escalier moussu par lequel on descend dans l'enclos.

Avec quelle tendresse, avec quelle force elle tient dans ses bras le doux Enfant qui la fait resplendir ! Belle et pure, en sa longue mante bleue, elle rayonne, sur un fonds d'étoiles et d'aurore.

Toute la lumière de son âme lui fuse au front, en nimbe d'apothéose.

Parmi les instruments agricoles, dans la simplicité de ce cadre champêtre, Joseph la contemple, respectueux et attendri.

N'en doutez pas, la femme instruite exercera, elle aussi, ce charme puissant, irrésistible.

Sur les hauteurs de la vie domestique, elle sera, dans une clarté grandissante, la joie, le bonheur de tous ceux qui l'aiment.

(Le Foyer)

Mesdames, mettez-vous au courant de la vraie élégance en visitant le salon de modes Mille-Fleurs. Il est maintenant au No 527 Est, rue Ste-Catherine.

Causerie

Un Brouillard londonien

Vous, mes chers amis Canadiens, qui jouissez toujours (à l'époque des frimas ou des roses) d'une atmosphère claire et limpide, vous ne pourriez vous imaginer que difficilement l'aspect morne et effrayant d'un brouillard londonien ! Les pires mois de l'année sont novembre et décembre, mais à aucune saison on en est complètement exempt, et pour ma part, je me rappelle parfaitement d'un "black fog" à la fin de mai. La capitale de l'île des brumes a sept millions d'habitants, et la combustion excessive de charbon, jointe à la fumée des manufactures, et aux exhalations de soufre et de gaz, se condensent dans une couche épaisse qui, finalement enveloppe Londres dans une obscurité profonde.

Les voleurs font bonne besogne à ces occasions, et, il y a environ deux ans, une dame eut son paletot de fourrure enlevé dans la rue, par deux malfaiteurs qui déguerpirent aussitôt à la faveur de l'obscurité !

Il y a plusieurs catégories de brumes malsaines, à savoir, le brouillard jaune, généralement sec, et de nuance orange opaque, le brouillard noir, d'une humidité glaciale, le brouillard brun foncé, le brouillard blanc qui se disperse généralement au bout de quelques heures. La durée d'un mauvais brouillard varie entre vingt-quatre heures et trois jours. Que je vous en décrive un de la pire espèce !

A l'intérieur des maisons, l'air est lourd et étouffant ; on voit flotter la brume et la lumière électrique brille partout. On sort : nuit profonde, les reverbères mêmes semblent voilés, et ne parviennent à émettre aucune lueur. Le brouillard vous pénètre dans la gorge, vous tousssez, les yeux vous piquent, vous avez mal à la tête.....

Vous avancez en tâtonnant le long du mur... Pouf ! une bousculade —

vous êtes tombé dans les bras d'un passant... "Pardon, mille fois....." Vous continuez votre chemin, mais il s'agit maintenant de traverser la rue ! Qu'est-il donc arrivé ? Seulement, un omnibus renversé sur le trottoir... les chevaux se débattent à terre, mais impossible de les dételier, l'obscurité est trop complète ; plusieurs autres voitures passent lentement, conduites au pas par des porteurs de torches. Enfin, l'un d'eux vient vous aider à traverser la rue. Vous recommencez à marcher bravement en avant, lorsque vlan ! vous faites une culbute dans la gouttière, et le chien qui vous a joué ce mauvais tour, s'enfuit en hurlant. Le brouillard continue d'épaissir à vue d'œil, vous êtes complètement désorienté. On crie, on se bouscule tout autour de nous, mais vous ne voyez rien, absolument rien ! Puis, peu à peu survient un morne intervalle, le roulement des voitures cesse, les passants se sont plus ou moins dispersés, — tout à coup la cloche d'une église tinte : c'est midi qui sonne, rauque et voilé comme un glas funèbre. Impossible de héler un fiacre, d'ailleurs la rue est déserte, et même s'il y avait une voiture de louage, vous vous exposeriez à un accident presque certain. Enfin, arrive un autre porteur de torche, et vous le priez de vous reconduire chez vous moyennant un généreux pourboire. Il vous empoigne d'une main, et de l'autre fait pirouetter son flambeau, mais ô désespoir, celui-ci s'éteint dans votre rue même. En vain, vous tâchez de trouver le numéro, vous voilà errant de nouveau ci et là, gravissant à tâtons, les marches d'une maison qui n'est point la vôtre, vous cognant contre un reverbère, jusqu'à ce qu'enfin vous arriviez à la maison, à moitié suffoqué, les yeux enflés, la poitrine prise, tousant, éternuant et transi jusqu'à la moëlle des os.

Christine de Linden.

La vertu est la santé de l'âme ; elle fait trouver de la saveur aux moindres feuilles de la vie. Foubert.

Une œuvre nécessaire

C'est avec bonheur que nous publions la lettre suivante du docteur Irma Le Vasseur, et nous espérons que son touchant appel sera entendu.

Ma chère Françoise,

Plusieurs personnes philanthropes de Montréal veulent mettre à exécution un grand projet qu'elles chérissent depuis longtemps. Une nouvelle œuvre verra le jour avant quelques semaines, si la sympathie public de Montréal veut bien nous prêter secours. C'est l'œuvre philanthropique entre toutes, l'œuvre des petits enfants. Combien de ces pauvres petits êtres sont voués à la mort par l'ignorance et la négligence, par le manque de soins intelligents, par la pauvreté ; la proportion en est effrayante pendant la saison chaude. Aussi, nous voulons, comme toutes les grandes villes avoir nos "Enfants assistés", où, dans cet hôpital des spécialistes y donneront quotidiennement leur consultation gratuite aux familles indigentes qui y amèneront leurs enfants malades pour y recevoir les conseils de la science et un soulagement à leurs maux ; en même temps, des notions élémentaires d'hygiène, qui font défaut, surtout dans la classe pauvre, leur seront inculquées avec tout le zèle que l'on peut s'attendre de personnes dévouées à la cause infantile. Outre les consultations gratuites, cet hôpital donnera refuge aux petits souffreteux qui auront besoin de plus de surveillance, ou qui, pour différentes raisons, sont privés de l'assistance nécessaire chez eux.

Et puis, pour les personnes intéressées dans l'École Ménagère, voilà une pouponnière toute trouvée, pour y donner à leurs élèves des leçons pratiques sur les soins à donner à l'enfance.

Voilà, il me semble, une œuvre qui s'impose, une œuvre qui doit parler au cœur et à la raison tout à la fois. Une ville populeuse comme Montréal devrait certainement avoir son hôpital d'enfants.

Je vous remercie, bonne Françoise, au nom de toutes les personnes intéressées dans ce mouvement, de votre accueil bienveillant dans votre journal, et je vous serai reconnaissante, d'annoncer que dès aujourd'hui une liste de souscriptions est ouverte à toutes les âmes généreuses qui voudront s'associer à notre œuvre.

Votre très obligée,

Irma Levasseur, M. D.

61, rue St-Hubert.

Une Audition

Il nous a été donné d'assister, jeudi dernier, à la bien jolie audition des élèves de mademoiselle Adrienne Labelle à la salle Karn. Le très digne professeur qu'est Mademoiselle Labelle a droit à toutes nos félicitations pour le succès remporté ainsi que ses nombreuses élèves qui nous ont prouvé par leur chant souvent plein de chaleur et de sentiment, leur bonne diction, leur tenue des plus gracieuses, que l'âme d'artiste de notre charmante compatriote a su trouver en elles plus d'un écho.

Nous avons surtout remarqué parmi les aînées, Melle Isola Larrallice, qui possède une très belle voix et chanté avec beaucoup de talent. Elle a bien rendu la "Scène du Miroir" de la Thais de Massenet, Melles Desjardins, Lapointe, Richard, Berthe Lamoureux dans "Priez, Aimez, Chantez de Gregh". Les débutantes étaient fort gentilles : Melles J. Delorme, dans "Berceuse" de Godard, E. Chamberland, J. Bourassa.

M. R. Rhéaume, dans "Myrto" de Délibes a remporté tous les suffrages. Et pour gagner davantage, si possible, les bonnes grâces de l'auditoire, n'est-il pas venu — en rappel — nous chanter du Botrel. Et c'est qu'il nous rappelait à merveille le doux poète breton, lui-même avec sa belle voix sonore, si richement timbrée. Nous l'avons applaudi à outrance.

Deux élèves de M. Gustave Labelle, violoncelliste se sont fait entendre. Melle E. Schmidt et un tout jeune homme M. Larontagne, qui a vraiment fait honneur à son professeur bien qu'il n'ait pris ces leçons que depuis trois mois.

Melles H. Casavant et Marguerite Labelles accompagnaient au piano.

Pour terminer Melles Lamalice, Lapointe, M. Labelle, M. Rhéaume ont interprété de parfaite façon la spirituelle opérette d'Offenbach : "Le mariage à la lanterne". L'orchestre sous la direction de M. J.-J. Goulet était composé de M. Gust. Labelle, Alf. Chamberland, Drouin, Héroux, E. Hogue.

Bref ce fut une délicieuse soirée dont chaque auditeur gardera charmant souvenir.

Une Spectatrice.

Mille-Fleurs se signale cette année par le chic de ses chapeaux. C'est aussi beau qu'une exposition parisienne.

Réceptes Faciles

POMMES DE TERRE EN GALETTE. — Faites cuire des pommes de terre à la vapeur ; épluchez-les, pétrissez-les avec du beurre, du lait, du poivre et du sel. Beurrez une tourtière ; étendez cette pâte dessus et couvrez la tourtière ; mettre dans un four bien chaud. Servez dès que cela aura pris couleur.

DOIGTS DE DAMES AU FROMAGE. — Faites une belle pâte soufflée, roulez-là, à peu près un quart de pouce d'épaisseur. Coupez en deux. Mettez sur partie du fromage râpé avec sel et poivre ; couvrez avec l'autre partie et taillez en petites bandes d'un demi-pouce de large sur deux de long, et mettez au four.

BLANQUETTE DE VOLAILLE. — Coupez les poulets par morceaux que vous saupoudrez de farine ; faites-les revenir dans la poêle, avec poivre, sel, oignons et persil ; une fois rôtis ajoutez une chopine d'eau pour deux poulets et faites bouillir durant trois quarts d'heure ; battez deux jaunes d'œufs et un dessus de crème, que vous ajoutez, en brassant, au moment de le retirer du feu.

GATEAU AUX FRUITS. — Deux œufs, une tasse de sucre, une demi-tasse de mélasse, une demi-livre de raisin, une tasse de corinthe, trois tasses de farine, deux cuillerées à thé de poudre allemande, cannelle, clou, gingembre, et muscade au goût.

Conseils Utiles

POUR NETTOYER LES GANTS BLANCS. — La crème de tartre nettoie fort bien les gants de chevreau blanc.

POUR CHASSER L'ODEUR DES CHOUX. — Vous ne vous apercevrez pas de la senteur désagréable qui se dégage des choux lorsque vous les faites cuire, si vous avez soin d'y joindre une tranche de pain, ou bien une cuillerée à thé de vinaigre. Ils seront aussi plus faciles à digérer si après les avoir fait bouillir quelques minutes vous jetez cette première eau

et les remettez sur le feu avec de l'eau fraîche.

TACHES SUR LE MARBRE. — Pour faire disparaître les taches du marbre, mélangez un quart de livre de petit blanc, un huitième de livre de soude, et autant de savon de lessive liquide; bouillez pour former une pâte légère. Avant que la pâte se refroidisse, étendez-la sur le marbre et laissez reposer pendant vingt-quatre heures. Lavez avec de l'eau tiède et séchez le marbre avec un linge mou.

L'IDÉAL

Que d'exquises créations sont là! C'est le rêve de nos plus élégantes. Il passe sur ces nouveautés qui rivalisent de fraîcheur, de teintes et de charmes printaniers un quelque chose qu'on ne sait bien exprimer.

Ce qu'on les aime, dans leur parure de fleurs ou de feuillages, dans leurs velours soyeux, dans leurs nuages d'azur, de blanc, de mousse, de carnations graduées! L'harmonie chante en vous tous, ô charmants petits chapeaux qu'une tête de femme porterait si bien. Idéal, c'est toujours toi!

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Milles Collet & Talbot, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

Variétés

Singulier Village

Le village le plus curieux d'Europe, et peut-être du monde entier, est celui de Carracross, situé dans un îlot de la côte occidentale de l'Irlande.

Il se compose, en fait de maisons, de dix-sept coques de navires jetées sur la côte par les tempêtes de l'Atlantique et traînées dans l'intérieur de l'île par les habitants. L'une de ces "maisons" date, paraît-il, de 1740.

Le seul immeuble de Carracross qui n'est pas un ancien bateau est la maison du curé. Encore a-t-il été

construit avec des troncs d'arbres apportés par le Gulf Stream.

Cet îlot désolé, constamment balayé par des vents si violents qu'un arbre, s'il pouvait y pousser, n'y pourrait tenir debout, présente une autre particularité très curieuse: les clôtures des champs de pommes de terre sont faites de bois précieux apportés par le courant, et il n'est pas rare d'y voir une auge à cochons taillée dans un bloc massif d'acajou.

Curiosité Oratoire

Clermont Tonnerre, évêque de Noyon, au XVIIe siècle — qui, comme membre de l'Académie française, fut le fondateur du prix de poésie décerné depuis par l'illustré compagne — était doué d'un orgueil rare. Il lui arrivait, dit-on, de traiter du haut de la chaire, ses auditeurs de "canaille chrétienne", ce qui donna lieu à l'épithète suivante:

Ci-git qui repose humblement
Ce dont tout le monde s'étonne
Dans un si petit monument
L'illustre Tonnerre en personne,
On dit qu'entrant au Paradis,
Il fut reçu vaille que vaille,
Mais il en sortit par mépris,
N'y trouvant que de la canaille.

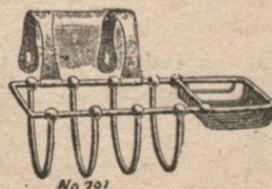
C'est, d'ailleurs, en faisant allusion à l'épithète de canaille donnée au peuple par l'évêque de Noyon que madame de Sévigné, parlant du cardinal le Camas disait: "Je crois que ce prélat suivra en paradis sa canaille chrétienne."

Les années qu'une femme retranche de son âge ne sont pas perdues: elles sont ajoutées à l'âge des autres femmes.—Comtesse Diane.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



No 701

Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage. Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,

52 BLVD, ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig

MONTREAL

Jolies
chaussures pour
vous
mesdames

Styles
nouveaux
de printemps
et d'été.



A. LECOMPTE FILS

Angle Sainte-Catherine et Sanguinet.

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. TEINTE DES CHEVEUX pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité: ONDULATIONS-MARCEL

Tél. Bell: Uptown 2508 Montréal.

MESDAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments, 6 pharmacies: 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame-Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1337 Ste-Catherine Est.

"ANTI-KOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.

Energique, Inoffensif et Garanti.

Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORSEAU PIEDS

Pages de la Jeunesse

Aux communiantes de mai...

(Pour ma filleule Marie Browne.)

O les communiantes de mai, qui vont, trem-
blants,
Emus, les fronts baissés et les âmes trou-
blées,
Chercher la grâce ardente au pied des autels
blancs...

Savent-ils que tout passe et l'enfance sur-
tout ;
Qu'ils quitteront demain les routes étoilées
Pour d'arides sentiers et des chemins moins
doux ?

Dans l'azur étonné de leurs yeux, il n'est
pas
Un nuage. Ils n'ont pas la terreur de la vie
Qui les guette, au sortir du céleste repas.

O cette étrange vie aux embûches sans fin,
Voyez la sans frayeur, mais aussi sans en-
vie ;
Que son couchant soit pur comme fut son
matin.

Car, en ces champs nouveaux que vous par-
courez,
Tôt, vous serez tentés par des parfums qui
grisent,
Et des fleurs que peut-être, hélas ! vous
cueillerez...

Les plaisirs et les fleurs, enfants, se fane-
ront
Sous le tremblant baiser de la plus faible
brise ;
La joie et les parfums, sous ce baiser, mour-
ront.

Ne jouissez pas de tout, ne voyez, ici-bas,
Que l'immense jardin des actes que l'on
sème
Pour n'en cueillir le fruit qu'après notre
trépas.

Vos larmes couleront, vous comprendrez,
enfants,
Quand vous serez devant le doux Christ qui
vous aime,
Leur délice intense et leurs pouvoirs triom-
phants.

Car, pour être à Jésus, il faut, (et c'est
Lui
Qu'il a dit,) le cœur tendre et l'âme imma-
culée.
Les anges de demain sont les purs d'au-
jourd'hui.

O les communiantes de mai, qui vont, trem-
blants,
Emus, les fronts baissés et les âmes trou-
blées,
Chercher la grâce ardente au pied des au-
tels blancs...

PAUL MORIN.

Causerie

Je suis sûre que vous croyez qu'à
Détroit, Michigan, à cette saison-ci,
les habitants de cette ville sont en
plein été.

Eh ! bien, détrompez-vous, mes
amis, j'ai pu constater de visu que
l'on n'est guère plus avancé là-bas
qu'ici. Hors la neige, rare, même
l'hiver dans ces parages, les varia-
tions de température sont les mêmes
et je puis certifier en toute vérité que
lorsque l'on gèle à Montréal, il ne
fait pas plus chaud à Détroit, et
pourtant, vingt-quatre heures de che-
min de fer nous séparent de l'Etat de
Michigan.

Détroit est considéré comme une
des plus jolies villes des Etats-Unis.
La largeur et la propreté de ses rues,
détail appelé à faire rougir nos édi-
fices s'ils en étaient susceptibles, est
remarquable, et l'activité constante
des habitants de cette région, donne
à la coquette ville américaine un as-
pect de gaieté et de réjouissance qui
fait du bien au cœur et à l'esprit.

Ses édifices sont magnifiques et so-
lidement construits, et certes, il faut
qu'ils le soient pour résister à la
pression énorme de tous ces étages
superposés.

Décidément, on ne m'a pas l'air de
connaître, comme dans notre métro-
pole, le nouveau système des édifices
bâtis à la vapeur et qu'un rien fait
crouler comme un château de cartes,
mais on a découvert, en retour, un
nouveau jouet pour les enfants, jouet
dont l'espèce ferait gémir plus d'une
grand'mère de notre province cana-
dienne. Les poupées pour les petites
filles ne sont plus de mode à Détroit
on les a remplacées par des ours....
pas vivants, mais des ours articulés

de toutes couleurs et de toutes di-
mensions. Ils ne sont pas encore
pour le moment aussi perfectionnés
que les poupées françaises, ils ne di-
sent pas encore papa et maman,
mais patience, ça peut venir. Avec
les Américains on ne sait jamais jus-
qu'où le progrès peut aller. J'espère
que cette coutume absurde n'ira pas
jusqu'à Montréal ; il me serait trop
pénible de voir mes plus jeunes niè-
ces adopter ce système animal d'a-
musement.

Le lieu de promenade le plus en vo-
gue de Détroit est une île située en
plein milieu du lac Sainte-Claire, et
reliée à la ville par un pont. On en
a fait un parc public dont la beauté
est féérique. C'est le rendez-vous
des fleurs dont l'île est couverte.
C'est un des plus beaux endroits
qu'il m'ait été donné de visiter.

A trois quarts d'heure de la ville,
se trouve Grosse Pointe Farms, la
villégiature aimée des millionnaires
de cette région. On s'y rend en tram-
way. Le lieu est enchanteur en été,
les résidences sises en face du lac, au
bout d'avenues recouvertes d'une pe-
louse d'un vert d'émeraude soigneu-
sément entretenue, sont un plaisir
pour les yeux.

Quelques-unes de ces résidences ont
adopté le plan romain, toit carré et
vestibule à colonnes. J'en ai même
vu deux de ces maisons de campagne
appartenant à la même famille et
qu'on avait eu soin de relier entre el-
les par une plateforme joignant les
deux toits, faisant pont au-dessus
de la cour.

A Grosse-Pointe, se trouve un cou-
vent des Dames du Sacré-Cœur où
j'ai eu le plaisir de passer quelques
jours. Je ne comprends pas que tou-
tes les mères américaines et même ca-
nadiennes n'envoient pas leurs en-
fants à cette institution. Le voisina-
ge du lac en fait un séjour à envier
sans compter que la santé des pen-

Pages de la Jeunesse

sionnaires a tout à y gagner. J'en gagerais fortement celles de nos dames canadiennes pour qui le vil métal n'est pas une objection, à mettre leurs jeunes filles au Sacré-Cœur de Grosse Pointe, elles auraient l'avantage de les perfectionner dans l'anglais comme celui de leur faire faire connaissance avec la saine liberté américaine. Le terrain appartenant aux Dames du Sacré-Cœur est immense et se divise en vergers et champs de légumes. Les pommes, les pêches et les poires y viennent à merveille.

Oh! les poires de Grosse Pointe... mais chut, vous pourriez me croire gourmande ce qui ne serait pas joli quand on est la tante d'un aussi grand nombre de neveux et de nièces. Ce que je vous conseille, c'est d'aller y goûter, vous me direz ensuite ce que vous en pensez.

Tante Ninette.

Jeux d'Esprit

"Orléans" est la réponse à la charade de l'avant dernier numéro omise par erreur, et commençant ainsi : Que de gens après lui mon premier fait courir etc., etc.

CHARADES AMUSANTES

Qui a toujours le dernier mot ?

Qu'est-ce qu'une femme ignore toujours ?

ENIGME

Qui me nomme me rompt!

Réponses à Jeux d'Esprit

CHARADE

Avez-vous dans mon deux lorsqu'il est mon premier, entendu quelquefois les sons de mon entier ?

Rép. Hautbois.

Ont répondu : Amédée Valin, Marie-Louise Picard, Lucette, Vénus, Jules V. Lucrèce, Symphorien Laga-

cé, Thérèse L'Heureux, Antoinette Lalonde, Dustin Mirbau, Annette Martin, Laurent L. Victorieux, Elie Bélanger, Loulou Bélanger, Fille unique, Orpheline, Petite Maman, Paradis, André Léveillé, Jos St-Amour.

DEVISE

Quelle est la femme de lettres du XVIIIe siècle qui avait choisi pour devise une lampe allumée et ces mots :

"Pour éclairer, je me consume".

Rép. Mme de Genlis.

Ont répondu : Petite Maman, Josette et Adrien St-Jean, Follette, Amédée Nalin, Ephrem V. Industri-

Petite Poste en Famille

BERTHE. — Je suis heureuse que le changement que j'ai fait à la page des enfants te fasse autant plaisir. Je compte maintenant que tu ne l'abandonneras pas ce royaume "de la jeunesse", et que tu contribueras toi aussi à son embellissement. Si j'en juge par les lettres qui me sont parvenues, j'ai dû rencontrer les vues de beaucoup de mes grandes nièces et j'en suis bien heureuse.

SUZANNE No 2. — Mes félicitations, fillette, c'est très beau de n'avoir que neuf ans et d'être admise à la première communion, parce qu'on comprend bien son catéchisme. Je ne doute pas que tu t'y prépareras de ton mieux. La première communion bien faite est la base de toute la vie future, souviens-toi bien de cela.

Chose triste, ce qui offre le moins de prise au ridicule, c'est la méchanceté.

G. Tournade.

•••

On n'est vraiment seule que lorsqu'on n'attend plus.—

Comtesse Diane.

Economie Domestique

Simile Vernis Martin

Prendre un objet en bois blanc poli comme ceux qui sont préparés pour la peinture, étendre bien également avec une brosse un peu large, sur toutes les parties de l'objet, une couche de vernis anglais (il y en a de toutes les nuances). Quand cette première couche est sèche, ce qui exige environ vingt-quatre heures, en mettre une seconde qu'il faut également laisser sécher; le bois est alors recouvert d'un vernis de la couleur employée.

Prendre une feuille de décalcomanie pour le bois, découper les branches et les sujets en leur laissant un petit entourage de papier et les disposer sur l'objet à décorer. Pour cela, il faut enduire le côté peint de la feuille de papier avec du vernis incolore, puis l'appliquer sur le bois, tamponner pour bien fixer et enfin imbiber d'eau avec un gros pinceau qu'on passe à plusieurs reprises à l'envers de la décalcomanie. Quand cette opération est bien faite, le papier blanc se détache de lui-même et laisse sur le bois le motif coloré.

Quelques notions de peinture à l'huile sont ici nécessaires; il faut dissimuler ce qui peut rester de papier, réunir les branches les unes aux autres, y ajouter des feuilles, des boutons et des herbes qui les diversifient; en un mot se servir de la décalcomanie comme fond à la peinture, mais les mêler de telle façon que l'œil ne puisse saisir où finit l'une et où commence l'autre.

Lorsque les raccords de peinture sont secs, on couvre tout l'objet de deux ou trois couches de vernis final, attendant toujours que la couche précédente soit séchée pour en ajouter une autre. Il est ainsi très facile de décorer de nombreux objets qui auront un petit cachet artistique si on suit exactement nos indications et si on a un certain goût naturel.

FEUILLÉTON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(Suite)

— Cette vocation-là n'est pas près d'éclorre, sois tranquille. En tous cas, tu choisis mal ton moment pour me menacer du couvent : on les ferme tous !

— Ils se rouvrent à l'étranger. Je les suivrai. Non, le moment n'est pas mal choisi pour moi d'aller vers celles que l'on persécute, moi que l'on persécute aussi.

Et, tout à coup, attendrie sur elle-même, Marcelle ne put soutenir son attitude de calme et de dignité. Elle fondit en larmes, pleurant à grands sanglots, comme une toute petite fille.

La comtesse jamais n'avait pu supporter de voir pleurer l'enfant gâtée, elle la prit dans ses bras, l'embrassant, la cajolant... Si bien que Marcelle, qui sent qu'elle a trouvé le meilleur argument, au lieu de s'apaiser, sanglote plus fort et finit par gémir, presque sincère, à force d'énervement :

— Ah ! je voudrais mourir... je voudrais mourir !

Deux heures plus tard les yeux en larmes, les lèvres tremblantes, la comtesse de Givore écrivit à Georges Nessler que sa demande était agréée. "Je serai là, se répétait-elle, je serai là pour la défendre du malheur... Que faire ?... puisqu'elle l'aime..."

XI

Une odeur de poussière, de colle, d'encre, de vieux papiers et de vêtements humides remplissait la salle étroite et longue, très basse de plafond, en laquelle travaillaient les deux clercs de Me Marchal, notaire à Saint-Jean-de-Pont-Routier. Le petit poêle de faïence ronflait ; Jaquet, le saute-ruisseau chargé de le garnir

de menu bois, n'avait garde négliger sa mission. Le soin de le remplir lui était prétexte à ne pas s'en éloigner, ce qui lui permettait de surveiller la cuisson d'une pomme de terre, en cachette glissée dans le four.

Sur deux chaises, de chaque côté du poêle, les habits des clercs séchaient ; ils s'en dégageait une vapeur mal odorante, un parfum de chien mouillé.

Sur les fenêtres, aux vitres dépolies, la pluie frappait sans discontinuer.

Le premier clerc posa sa plume, soupira et déclara que le temps était "exécrable". Le second clerc approuva : il ne pouvait admettre en plein mois d'avril le retour offensif de la mauvaise saison. Quant à lui, depuis trois jours que cette pluie durait et que soufflait cette âcre bise, il ne parvenait pas à chasser de son esprit l'obsédante pensée qu'on allait arriver à Noël — tandis que dans une semaine on serait à Pâques.

Ces messieurs parlaient à mi-voix. Du cabinet de Me Marchal arrivait un bruit monotone et discret. Le notaire donnait à un client communication d'un acte. Jaquet soufflait sur un doigt qu'il venait de brûler en retournant sa pomme de terre.

Le timbre avertisseur de la porte d'entrée résonna. Aussitôt, avant que le tambour eût été repoussé, les deux clercs reprirent leur mine gravement appliquée ; Jaquet, sans se troubler, continua de souffler sur sa brûlure.

— M. Marchal, demanda une voix timide.

— Y a quelqu'un, fit Jaquet.

Le premier clerc invita, condescendant :

— Veuillez donc vous asseoir, ma dame.

C'était une petite femme à cheveux blancs, maigre et ridée. Docilement, elle se plaça à l'extrémité de la banquette que, du bout de son porte-plume, lui indiquait le premier clerc, et soupira d'aise.

— Il fait meilleur ici que dehors, fit-elle en risquant un sourire.

Une vague approbation lui répondit seule. Ces messieurs, les sourcils froncés, s'absorbaient dans leur besogne. Alors la petite vieille dame n'insista point ; elle s'occupa, silencieuse et recueillie, à éponger les bords de son mantelet de mérinos noir que le parapluie avait mal abrités. Elle se tourmentait de ce qui adviendrait de la ruche en taffetas découpé qui faisait toute l'élégance du manteau et s'en voulait d'avoir mis, par un temps pareil, ce qu'elle avait de plus beau. Mais il s'agissait d'impressionner favorablement le notaire...

Dans le cabinet de Me Marchal, les chaises remuèrent ; derrière la porte, dont le haut était vitré, deux têtes se montrèrent. M. Marchal, la main sur la poignée, échangeait avec son client quelques phrases encore.

La vieille dame, anxieusement, examina les deux hommes. L'un, en blouse bleue, la mine à la fois sournoise et obséquieuse, ne l'intéressa qu'un instant. Elle avait redouté que ce fût "quelqu'un de la ville" dont elle aurait pu être reconnue : le bonhomme, venu de la campagne, ne pouvait l'inquiéter ; elle ramena son attention sur le notaire.

Elle le connaissait bien. Quarante ans plus tôt, Me Marchal avait rédigé son contrat. Devenue veuve et tutrice d'un enfant, elle recourut aux conseils du notaire ; depuis la majorité de son fils, elle ne venait plus guère à l'étude.

Elle s'étonna de trouver M. Marchal vieilli. Le temps qui, cependant, l'usait au passage, coulait pour elle si monotone, qu'elle ne songeait pas à le mesurer. En voyant le visage glabre du notaire plus creusé aux joues, plus labouré de rides ; en remarquant ses cheveux tout blancs plus clairsemés, la vieille femme, pour la première fois, calcula le nombre des années enfuies depuis leur dernier revoir : Dix ans !... mon Dieu, était-ce possible ?

Avec une dernière poignée de main Me Marchal congédia son visiteur. Comme il le reconduisait à l'entrée, il vint jusqu'à la banquette où sa cliente demeurait, attendant pour bouger un encouragement. Il le lui donna d'un ton affable.

—Ah ! Madame Nessyer... donnez-vous la peine d'entrer, je vous prie.

Elle refusa le fauteuil qu'il offrait, se posa sur le bord d'une chaise, un coude appuyé au bureau de M. Marchal.

—Eh ! bien, eh ! bien, ma chère madame Nessyer, on ne se voit plus !

Elle voulut s'excuser, il l'arrêta.

—Chacun a ses occupations, absorbantes souvent, et les jours passent... Vous me voyez très heureux de vous revoir, très heureux. C'est, j'espère, un bon vent qui vous amène ?

—Ah ! je crois bien, monsieur !... Pensez donc si je suis contente : mon fils se marie !

La joie de Mme Nessyer ne se refléta point sur le visage du notaire. Il haussa très haut ses sourcils, ses lèvres rasées de près se plissèrent ; il eut un bref et imperceptible sifflement, puis, renversé dans son fauteuil, battant avec un coupe-papier une petite marche au bord de la table, il questionna :

—Une Parisienne ?

—Une jeune fille du meilleur monde... une demoiselle de la noblesse !...

Les sourcils de Me Marchal remontèrent, il refit son petit sifflement.

—Dotée ?

—Ah ! mais oui ! Trois cent mille francs tout de suite. Elle est orpheline de père. Sa mère vit encore et c'est elle qui possède le bel hôtel de la famille, mais mon fils y logera avec sa femme.

Les sourcils du notaire ne s'abaissaient plus ; il demanda sans ménagements :

—Et le... ou les "mais" ?

—Les mais ? dit-elle sans comprendre.

M. Marchal reprit, corrigeant la brutalité de sa question :

—Je veux dire, chère madame, que rien en ce monde n'étant parfait, il se pourrait qu'à tant d'avantages vint s'ajouter quelque petit... désavantage...

—Je n'en connais pas. Georges m'écrivait que Mlle de Givore est charmante.

Cette fois, le notaire sursauta.

—Givore... vous dites Givore?... Il y a — du moins il y avait des comtes de Givore... Je suis assez ferré sur l'Armorial de France et je crois me souvenir que cette famille...

Mme Nessyer interrompit ce retour vers un passé qui l'intéressait moins que le présent.

—Le père de ma future belle-fille était comte, en effet...

Et d'affirmer cela lui parut tout à coup très osé, même un peu effrayant. Elle eut soudain le cœur étroit de jalousie.

—Mon fils aura pour belle-mère une comtesse... et sa pauvre maman est si... si modeste, enfin... est-ce qu'il n'en aura pas honte ?

Malgré soi elle avait exprimé sa crainte à voix haute. M. Marchal s'indigna.

—Allons donc, il ne manquerait plus qu'une horreur pareille ! Votre fils n'est pas un monstre... il a du cœur, espérons-le... bien qu'il ne l'ait pas jusqu'ici prouvé d'une façon éclatante.

—Oh ! Monsieur...

—Non, non — je maintiens mon jugement sur lui — il n'a pas été pour vous ce qu'il devait être. Je vous l'ai toujours dit : vous le gâtiez trop. Il a accepté comme chose due que vous dépensiez tout votre avoir — qui n'était pas gros — sous prétexte de lui conserver intact l'héritage de son père. Eh ! bien, une fois en possession de cet argent, il aurait dû reconnaître les sacrifices que vous aviez faits afin de pourvoir à son éducation. Je vais plus loin. Il ne devait rien prendre de cet argent, vous le laisser... Un garçon, s'il veut travailler, se tire toujours d'affaire et, quand il aurait mangé d'abord un peu de varhe enragée?... Il n'y a pas de nourriture plus fortifiante pour le moral.

—Je n'aurais pas accepté, bien sûr.

—Oui. Mais vous n'avez point eu la peine de refuser.

—Et s'il n'avait pas été tranquille, mon pauvre enfant, croyez-vous qu'il aurait bien travaillé ? Il fallait qu'il eut l'esprit libre pour écrire ces romans. Il vient justement de faire paraître un livre... un très beau livre. Il m'a envoyé tout un paquet de

journaux qui parlent de lui d'une manière bien flatteuse.

—S'il gagne de l'argent, je lui en peux davantage de ne point adoucir votre vie.

—Sa vie, à lui doit lui coûter beaucoup. Pensez donc ! A Paris, il connaît du monde... Tenez, acheva-t-elle, triomphante de l'argument découvert, croyez-vous, s'il habitait une mansarde et portait des habits râpés, que Mme de Givore lui donnerait sa fille unique ?

—Ah ! elle est unique, cette demoiselle ? Vous m'en direz tant...

—Je ne comprends pas...

—Mais moi je comprends : fille unique, mère veuve et riche... Ce doit être une enfant gâtée. Elle a eu la tête tournée par votre Georges qui a la veine — il a toutes les veines — d'être joli garçon, séduisant, chic, élégant... l'air d'avoir grandi dans le luxe et l'opulence... C'est bien ça... il était prédestiné. Vous avez raison de croire à son étoile, madame Nessyer, et moi j'avais tort d'en douter... je m'incline ! Le sort est aveugle... Excusez-moi, je veux dire que le sort n'attend pas toujours qu'on ait mérité ses faveurs... Enfin, je suis heureux, très heureux de vous voir contente et je vous félicite. Oui, oui, je vous félicite de grand cœur... et vous remercie d'avoir pris la peine de venir, vous-même, m'annoncer la grande nouvelle.

—J'y tenais beaucoup... Vous avez toujours été si bon pour nous, si bienveillant !

—C'est tout naturel.

—Et puis, je voulais vous parler d'une petite affaire... une petite... difficulté...

Mme Nessyer s'arrêta, attendant un mot d'encouragement. Mais le visage de Me Marchal semblait s'être durci ; ses lèvres étroitement closes paraissaient résolues au silence.

—Je voulais vous demander, reprit-elle d'une voix plus faible, si vous pourriez m'aider à contracter un petit emprunt.

—Nous y voilà ! dit M. Marchal.

Il frappa sur la table et répéta : — Nous y voilà ! Puis, voyant l'effarement de sa cliente, il s'apaisa :

— Pardonnez-moi, mais aussi... C'est pour votre fils, n'est-ce pas?

— Il faut bien qu'il offre des cadeaux, qu'il puisse acheter la corbeille, se tirer honorablement d'affaire.

— Se tirer honorablement d'affaire en forçant sa mère à engager sa signature me paraît charmant...

— Il y est obligé...

— Eh! bien, et ses livres?... ses éditeurs?... ses directeurs de journaux?... Il ne peut pas se débrouiller.

— Il aurait peur, s'il se faisait avancer de l'argent par eux, que cela se sache... Ça pourrait lui nuire auprès de la famille de Givore.

— Oh! oui. Et si la famille de Givore savait que vous allez répondre du prix des diamants et des dentelles que le beau Georges offrira à sa fiancée, voilà qui lui ferait du bien dans l'estime de la comtesse... surtout si elle apprenait que toute votre vie vous avez supporté n'importe quelle privation plutôt que de consentir à vous endetter.

— Mais il ne faut pas qu'on le sache... On ne me connaît pas... Est-ce qu'"ils" ont besoin d'être au courant de mes affaires?... Est-ce que ça les regarde?

— Un peu.

— Pas du tout! Et d'ailleurs on n'est pas pauvre quand on a une maison à soi.

— Une toute petite maison dans le faubourg d'une toute petite ville...

— Oh! je sais bien, avoua sans amertume la vieille femme, cela ne peut se comparer à leur bel hôtel du faubourg Saint-Germain. Mais enfin, c'est une valeur quand même et j'ai pensé qu'en la donnant en garantie...

— Vous voulez hypothéquer votre maison?

— Pourquoi pas, jusqu'au moment où mon fils — qui d'ailleurs se charge des intérêts — pourra me rembourser la somme dont il a besoin aujourd'hui? et cela ne tardera pas.

— Certainement. Nous ferons bien cependant de ne pas libeller l'acte "remboursable au jour le jour".

— Je n'entends pas grand chose aux affaires.

— Mais votre fils s'y entend pour deux.

— Monsieur Marchal, c'est votre intérêt pour moi qui vous rend injuste envers mon fils... Je vous suis reconnaissante de votre bonté, tout de même, il m'est bien pénible de vous voir ainsi monté contre lui... vrai-

Me Marchal la vit très émue; il eut des remords. Penché sur son bureau, il lui tendit la main et s'excusa.

— J'ai beaucoup d'estime pour vous, Mme Nessler. Je vous ai toujours vue admirablement vous conduire dans la dure bataille qu'est la vie; aussi je m'irrite à la pensée qu'on pourrait — au lieu d'y contribuer — détruire la paix de votre existence si humble, si courageuse... Alons, allons! espérons que tout ira bien. Que voulez-vous! Je suis un vieux bonhomme arriéré... si, au lieu d'écrire des livres qu'on honnête femme ne doit pas oser lire — vous m'accorderez qu'ils sont indécents ses livres... ça, vous ne pouvez le nier!

— eh! bien, si, au lieu de se lancer dans la littérature corrompue et de s'allier à une famille noble, votre fils avait accepté d'étudier la médecine afin de succéder à son père, médecin de petite ville, presque médecin de campagne, — cela ne mène pas à la fortune, mais est honorable et que de bien l'on peut faire! — si aujourd'hui je le voyais épouser une brave petite fille de Saint-Jean-du-Pont-Routier, qu'il aurait connue dès l'enfance et qui le connaîtrait aussi, n'eût-elle pas un sou de dot, je vous féliciterais de meilleur cœur... Voilà!

— Voilà, voilà, répéta Mme de Nessler, dont le vieux visage retrouvait sa sérénité; les enfants ont de l'ambition, soi-même on en a pour eux... Non, non, mon bon monsieur Marchal, je ne regrette pas d'avoir vu mon fils prendre son essor, échapper au train-train de notre petit trou de province... et me donner une bru que je n'oserai jamais tutoyer... Bah! je lui dirai "vous!" Mais je l'aimerai bien quand même... Monsieur Marchal, il me faut vingt mille francs.

Je compte sur vous. C'est pressé, très pressé.

Et vite, vite, elle s'en alla, pour ne pas laisser au notaire le temps de se récrier... Pourvu qu'on puisse trouver cette somme énorme sur sa pauvre vieille petite maison!

VII

Enfin, Camille, ils seront ici demain... demain! Est-ce que tu n'es pas émue d'avance par ce retour?

— J'en suis très heureuse. ...

— Et moi!... Tu dois penser ce que m'a été cette première séparation! Jamais Marcelle ne m'avait quittée, jamais. Elle refusait un plaisir si je ne pouvais l'accompagner. Et voilà! Elle qui n'aurait point consenti à s'éloigner de moi pour quelques jours, est partie sans une larme, sans une hésitation, au bras, de... ce monsieur! Et je n'ai rien à dire, pas le droit de me plaindre; on me trouverait égoïste, injuste, si je protestais.

(A suivre)

Les Bienfaits de l'Assurance

Que les femmes songe donc sérieusement, aux bienfaits de l'assurance. Combien lourdes doivent peser les nuits à celles que l'avenir préoccupe, et qui ne sont pas mises à l'abri des éventualités du sort. Tandis qu'au contraire combien les travaux, les sacrifices doivent paraître légers aux femmes qui peuvent se rendre témoignage que, quoiqu'il arrive elles sont à l'abri de la mauvaise fortune, de la misère et des incertitudes d'une position précaire.

Quel dommage que les femmes prennent si peu le temps de réfléchir!

Elles se disent: "Ah! les affaires, ce n'est pas notre fort. Nous laissons cela à nos maris, à nos pères." Les maris et les pères ne sont pas à l'abri des accidents de la vie, moins encore du plus redoutable de tous qui est la mort. Que de femmes qui doivent se suffire non seulement à elles-mêmes, mais à la jeune famille que que des coups inopinés du destin leur laissent sur les bras, sans aucune protection.

Ah! les assurances sont toujours un bienfait. Qu'on étudie d'un peu plus leurs avantages, le profit qu'elles offrent à leurs assurés, et, on verra immédiatement la source de bénéfices qu'elles peuvent garantir.

Si quelque femme veut se donner la peine de considérer sérieusement cette grande question, elle fera bien de s'adresser à la Sauvegarde, 7, Place d'Armes, qui lui procurera avec bonheur tous les renseignements et brochures gratuits.

Lady Business